

encore satisfait à la justice de Dieu, demandent pour elles la commisération des vivants, déplorent l'oubli où nous laissons nos plus chers parents après que nous avons cessé de les voir, et l'oubli même où nous sommes habituellement de notre fin certaine.

"A quoi pensons-nous, dit l'une des jeunes filles, jeunes hommes et demoiselles, — vous qui êtes de mon âge ? — Nous pensons seulement — à faire comme l'hermine, — à bien garder notre couleur, — à aimer la toilette, — à façonner des nœuds de rubans, — à soigner nos nattes et nos bandeaux, — à bien ajuster nos tailles. — O corps qui, si rapidement, — et quand tu es le mieux paré, — peux tomber là, comme une pierre !"

Alors, la dernière de toutes, une orpheline, se penche sur le catafalque, prend le crâne du mort dans une main, les ossements dans l'autre, les élève au-dessus de sa tête, et s'en va à travers l'église sombre, chantant à peu près ceci :

"A qui appartenaient ces os blancs ? Peut-être à un laboureur ou à un berger ? A quelqu'un dont les amis étaient nombreux parmi nous ? Peut-être qu'ils sont là encore, ceux qui l'ont traité d'aïeul, de frère, d'oncle, de cousin ? Il était brave et nous n'y pensons plus, il était bon et nous l'avons oublié. Pauvre ancien du pays, qui étais-tu ?

Elle est revenue près du catafalque. Des sanglots éclatent. Elle regarde un moment la tête décharnée qu'elle tient dans ses mains, l'approche de son visage, la baise sur ses dents blanches :

"Peut-être tu étais mon père !" dit-elle.

Et elle la repose sur le cercueil...

On a beau être un homme, il est impossible de se défendre, à ce moment, d'une émotion poignante. Ces chants lugubres sortis de l'âme populaire, cette obscurité, ce recueillement, ces larmes qu'on devine, cette jeune fille, image de la vie dans son épanouissement, embrassant la mort et appelant son père : tout cela compose un souvenir d'une horreur puissante et ineffable.

RENÉ BAZIN, *de l'Académie française.*